

L'enfant et ses parents : des liens pour grandir, des liens pour se construire

Catherine JOUSSELME

Professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent des universités (Paris Sud), chef de service de la Fondation Vallée à Gentilly (94)

Jean-Luc DOUILLARD

Psychologue clinicien, centre hospitalier de Saintonge, formateur de l'UFRAMA

Un bébé vient de naître...

Un enfant n'existe pas sans ses parents. Comme le dit Winnicott, c'est dans les premiers échanges de regards accompagnés par toute la métacommunication entre une mère et son bébé, ainsi qu'entre un père et son bébé, que se construisent les liens de maternalité et de paternalité.

Cependant, quand dans les yeux des parents, qui sont le reflet de leur propre état d'âme, se conjuguent la dépression, la honte, la culpabilité, l'inquiétude, voire l'angoisse... c'est un peu comme si le miroir devenait déformant. L'enfant ne peut plus alors se regarder confortablement, ni regarder ses parents. Du coup, toute la mise en place des interactions précoces peut en pâtir. Beaucoup de situations rencontrées dans la vie quotidienne peuvent être si difficiles qu'elles fragilisent la construction de nos identités.

Le rôle des grands-parents, et de toutes les autres personnes qui vivent à proximité des enfants dès les premiers jours, est d'accompagner ces premiers échanges, en valorisant les nouveaux parents. Evidemment, quand les mandats transgénérationnels sont trop forts (sortes de contrats posés sur le bébé qui doit remplir une mission imposée de façon inconsciente par l'histoire familiale) ou quand les bonnes fées grands-maternelles deviennent des fées carabosses... les choses prennent souvent un mauvais tour. Cette identité "imposée" peut se nommer "l'identité prescrite".

Par ailleurs, quand le bébé imaginaire ne rencontre pas celui de la réalité, quand ce bébé tant attendu est trop différent, voir inquiétant, les parents peuvent aussi se sentir dérouterés, et ne pas entrer dans des processus de parentalité de bonne qualité. Ils peuvent aussi parfois "devenir violents" avec ce bébé qui ne correspond pas du tout à ce qu'ils s'étaient imaginé, il leur fait violence.

On voit donc bien, que sans même séparation violente ou traumatisme évident, les processus d'attachements positifs entre parents et bébé, peuvent être déséquilibrés dès le début de l'histoire, par des variables multiples qui ne peuvent pas toujours s'anticiper.

I - ENJEU DES PHASES DE DEVELOPPEMENT CHEZ L'ENFANT

Les phases de développement chez l'enfant s'enchaînent, chacune étant l'héritière de l'autre. Elles s'appuient sur l'acquisition de nouveaux repères que l'enfant accepte d'investir, en les apprivoisant progressivement.

Ce développement n'est jamais linéaire, mais s'effectue pas à pas, avec de nombreux allers / retours. On pourrait imaginer qu'il s'agit d'un mouvement à rapprocher davantage de l'âge de la pierre polie qu'à celui de la pierre taillée ! Par ailleurs, face à certains événements de vie, l'enfant peut régresser ou se fixer à un certain stade, mais il aura toujours son style de réaction, son style d'adaptation.

Chaque phase de développement compte plusieurs paramètres, étroitement liés les uns aux autres, aussi bien affectifs, cognitifs, que psychomoteurs. Par contre, il est clair qu'un enfant ne doit pas être poussé trop fort ni trop rapidement à grandir : il est impossible de marcher au quotidien avec des bottes de sept lieues ! Il faut au contraire avancer à son rythme et confortablement, poussé par l'envie de devenir soi, se sentant épaulé par des parents ou un entourage de proximité cohérents et fiables.

A - Dans les premiers mois

Le bébé a besoin de se sentir tout puissant, comme s'il créait le monde, et qu'il était certain d'être celui qu'on attendait. C'est aussi un peu ce qu'il entend autour de lui lorsque ses parents prennent soin de lui, lui parlent, lui expriment l'immense bonheur ressenti depuis sa venue au monde. Il construit alors peu à peu son narcissisme primaire, c'est-à-dire l'estime primaire qu'il a de lui-même, base de repli essentiel pour tout le reste de sa vie.

Il est accompagné dans ce cheminement par ses deux parents, qui, s'ils sont égaux en droits, sont très différents dans leur abord du bébé. Cette complémentarité est essentielle à celui-ci.

Les grands-parents, eux, inscrivent l'enfant dans la lignée familiale, et donnent à leurs enfants la légitimité de devenir eux-mêmes parents.

Winnicott décrit des fonctions maternelles qu'il décline en deux périodes.

La première période est celle de *la sollicitude maternelle primaire*, sorte "de folie maternelle" normale qui correspond aux premières semaines de vie de l'enfant. La mère anticipe les besoins de son bébé avant même qu'il ne les évoque, et dans son *holding* (façon dont elle porte l'enfant), son *handling* (manière dont elle soigne son enfant) et dans la façon qu'elle a de lui présenter le monde (*object presenting*), elle comble son enfant, ce qui le maintient dans une situation de sécurité totale.

Petit à petit, elle s'accorde de le frustrer un peu, en même temps qu'elle reprend sa place de femme et plus seulement de mère. Elle devient alors une *mère "suffisamment bonne"* c'est-à-dire une mère qui frustré assez l'enfant pour qu'il puisse penser l'objet en son absence, le désirer, et prendre conscience du principe de réalité (on ne peut pas naviguer 24h / 24h dans le plaisir !), mais suffisamment attentive et pleine de sollicitude pour ne pas laisser son enfant attendre trop, et s'enfoncer dans une angoisse qui serait trop lourde pour lui à supporter.

Peu à peu, les parents et l'enfant se reconnaissent, et se comprennent. Les parents font des hypothèses à chaque nouveau cri de l'enfant, et deviennent rapidement capables de les différencier. Ils savent ainsi lui transmettre le sens de certains de ses inconforts, et peu à peu, dans cet échange à la fois verbal et sensoriel (tous les canaux possibles sont investis), parents et enfants se comprennent, et s'adaptent l'un à l'autre. De nombreuses questions nous sont posées quant à la place de l'enfant jusqu'à ses 18 mois auprès de sa mère lorsque celle-ci est incarcérée. Comment se construisent les premiers liens, sont-ils aussi forts, sont-ils traumatiques, l'enfant peut-il se développer "normalement" ? Est-il préférable pour l'enfant de vivre dans un environnement "extérieur" mais loin de sa maman, ou bien est-il mieux pour lui de rester en grande proximité de sa maman ? Les actes posés par la maman n'auront-ils pas plus de répercussions négatives sur l'enfant ? Il est bien difficile de le dire, les histoires, les situations, les contextes étant tous différents. Chaque situation aura donc sa réalité et celle-ci est bien impossible à anticiper.

B - De mois en mois

Peu à peu, l'enfant développe l'envie de s'éloigner un peu de ses parents, en restant d'abord seul à côté d'eux, s'occupant de ses jeux sans avoir besoin de le partager vraiment (à condition qu'il puisse vérifier régulièrement leur présence sécurisante). Il investit un *objet transitionnel* (un doudou, un nin-nin) qui l'aide à se séparer progressivement des parents notamment au coucher. Il investit ensuite l'aire de jeu, qui le situe à la fois près de ses parents, sous leur regard, mais aussi dans un monde symbolique qu'il s'invente, puis, progressivement plus loin d'eux. Peu à peu, les jeux de différents types, notamment les *playing*, c'est-à-dire des jeux d'invention, sans règle, qui lui permettent de développer son envie d'apprendre.

Pour cela, il faut que les parents permettent à l'enfant de prendre un peu de champ, confortablement, en sécurité. Vers 9-10 mois, l'enfant apprend que se séparer n'est pas se perdre lorsqu'il traverse la "*position dépressive*". Il devient alors capable d'ambivalence vis-à-vis de ses figures d'attachement privilégié, capable d'aimer, mais aussi de critiquer voire de se révolter contre l'objet qu'il aime, sans jamais avoir le sentiment de risquer de le détruire.

Vers 12 mois, l'enfant se met à marcher et maîtrise l'espace différemment. Il est contraint d'intégrer les multiples "non" qui lui sont posés, pour ensuite s'approprier ce mot et développer des conduites d'opposition, autour de 18 mois, qui lui permettent d'affirmer sa position de sujet (et non de simple objet des parents).

Peu à peu, il développe son identité, traversant le *stade du miroir*, porté dans les bras de ses parents réjouis de le voir dans leurs propres bras. Il renforce encore son narcissisme primaire. En pensant qu'il est un bébé qui fait sourire ses parents, il prend aussi conscience de l'importance de sa place dans la famille.

Autour de 18 mois - 2 ans, l'enfant traverse le *stade anal*. Il s'agit pour lui de prendre conscience qu'il doit abandonner une conduite simple et évidente pour lui (se laisser aller dans ses couches), pour tenter de maîtriser une conduite beaucoup plus compliquée, celle de la maîtrise de ses sphincters. Le stade anal débute par une nouvelle demande de la part des parents. L'enfant, doit peu à peu l'accepter, puis la faire sienne, en se sentant gratifié et non soumis, ni humilié.

Parallèlement, il développe ses capacités d'opposition, développe son langage, et maîtrise mieux les limites de son corps (il perd ses selles sans craindre de se perdre lui-même).

Il en sort avec un Moi solide, mais aussi la capacité d'entretenir des relations à l'autre où il peut se soumettre à certaines règles, sans se sentir ni humilié, ni disqualifié.

C - Œdipe

Vers 3 ans, l'enfant rentre dans le stade œdipien et se pose 3 questions fondamentales :

- *qui suis-je ?* il s'approprie peu à peu son identité sexuée
- *d'où viens-je ?* c'est-à-dire comment les parents font des bébés ; il élabore des théories sexuelles infantiles
- *où vais-je ?* il apprend que l'objet d'amour lié à une sexualité est situé obligatoirement hors de la famille, puisque le tabou de l'inceste lui est posé par ses parents.

La relation de triangulation œdipienne aboutit pour l'enfant à l'apprentissage que l'amour qui existe entre ses parents n'a pas la même nature que l'amour qui le lie à ses parents. Le premier comprend de la sexualité, alors que le second en est obligatoirement dénué.

Pour se sortir d'un mouvement dépressif de dé-idéalisation que cette découverte entraîne, pour ne pas garder l'impression désagréable qu'il est "tout petit", l'enfant développe des mécanismes d'identification à ses parents, en lien aussi avec l'histoire transgénérationnelle. Il fait du foot "comme papa" ou de la gym "comme maman", ce qui lui permet de patienter, en se préparant à entrer en phase de latence pour "refroidir" ses envies sexuelles en attendant l'adolescence. Il se construit aussi un Surmoi solide, dans lequel seront intégrés tous les interdits parentaux, et a maintenant bien conscience de la différence des générations.

D - Phase de latence

La phase de latence, correspond à "l'âge de raison". C'est l'entrée à la grande école, le moment où l'enfant doit être libre dans sa tête pour aborder les apprentissages. Il faut qu'il déssexualise sa pensée pour pouvoir se concentrer sur l'apprentissage de la lecture, des mathématiques, etc. Ce n'est pas pour cela qu'il oublie totalement ses rêves de sexualité : ses angoisses restent les mêmes (ne pas satisfaire les parents, être en désaccord avec leurs interdits), et il lui faut attendre l'adolescence pour se reconfronter à la possibilité d'avoir une sexualité comme les adultes.

II - RISQUES POUR LE JEUNE ENFANT EN CAS DE RUPTURE DES LIENS

Chaque histoire de vie a donc sa singularité et à chaque enfant lui correspond une histoire qui lui est racontée et une autre qu'il se raconte.

- A chaque enfant ses mots ou attitudes, ses ressentis, ses questionnements.
- A chaque âge des troubles spécifiques et des modes d'expression uniques.
- A chaque professionnel ou bénévole son savoir être face aux détresses multiples des familles dans un cadre collectif (l'institution ou l'association).
- A chaque lieu de détention sa réalité, valeur ajoutée ou violence ajoutée.

Il est nécessaire de mieux comprendre ce qui se joue lorsqu'un enfant est confronté à l'incarcération d'un proche pour pouvoir le nommer, l'humaniser, l'accompagner, le soutenir en fonction de sa réalité.

De la souffrance naissent souvent les ressources résiduelles extraordinaires, ressources qui produisent des compétences à s'adapter aux situations les plus difficiles possibles.

Ses ressources identifiables sont les indices d'une identité "d'enfant de personne détenue" fragilisée par la rupture de liens qui va pouvoir malgré tout se construire

Les réactions de l'enfant face à la violence de la séparation vont dépendre de plusieurs facteurs associés

- L'âge et le sexe de l'enfant (répercussions différentes filles / garçons)
- La culture familiale, la religion, les croyances
- Le contexte et les circonstances de la séparation et les autres pertes précoces éventuelles
- Les mots pour « dire » ou « ne pas dire » la réalité
- Les liens et la qualité de ces liens au moment de la séparation
- Les compétences cognitives de l'enfant
- L'environnement de proximité de l'enfant
- Les espaces d'expression et les outils proposés
- Les autres identifications projectives possibles sur des référents adultes fiables de proximité
- Les réaménagements familiaux issus de cette séparation
- La durée de la séparation et les liens au cours de la détention

On sait que toute séparation brutale d'un enfant d'avec ses figures d'attachement, peut être traumatique. Or, souvent, lorsqu'un parent est emprisonné, la séparation est violente, particulièrement lorsqu'elle ne peut être parlée. Bien entendu, cette séparation a des répercussions différentes selon l'âge de l'enfant, selon la qualité des premières interactions avec lui, mais aussi, selon les capacités du reste de la famille à l'accompagner. Les risques développementaux, notamment pour la mise en place des processus de pensée de l'enfant, peuvent être diverses.

Le principal danger pour un bébé lors de séparation brutale des liens avec sa mère, est la mise en place d'une *dépression anaclinique*. C'est Spitz qui a décrit ce type de dépression, survenant quand un bébé est soumis à une perte brutale de son objet d'amour. En effet, le bébé réagit alors par 3 types de comportement :

- D'abord, il pleure, se révolte, semble angoissé, et recherche l'objet disparu.
- Ensuite, il sombre dans l'apathie, et peut refuser le contact.
- Si l'on ne fait rien, il dépérit sur un plan somatique, perd du poids, et peut développer des signes d'allure autistique. Il lâche, renonce.
- S'épuise. En quelque mois cette phase est irréversible et l'enfant, s'il ne meurt pas en raison de problèmes infectieux par exemple, peut garder des séquelles graves de ces moments de vie dramatique.

On peut noter que le bébé est plus fragile à certains âges face à des telles ruptures :

Par exemple, autour de 9-10 mois, pendant le passage de la position dépressive, le risque de dépression du nourrisson en cas de rupture brutale avec un des parents, est majeure.

Il est clair que la possibilité pour un bébé de voir tous les jours sa mère quand celle-ci est emprisonnée, limite grandement ce type de réaction. Cependant, il faut aussi que le bébé soit entouré dans les moments où il n'est pas avec elle, par des personnels compétents, capables de repérer son éventuelle souffrance psychique si sa mère va mal. Celle-ci doit être accompagnée pour ne pas vivre une dépression plus ou moins masquée, liée, par exemple, à la crainte d'être séparée de son enfant, ou à la culpabilité de le maintenir enfermé avec elle.

De 0 à 3 ans

Le paradigme somatique et la fonction maternelle

La proximité de la figure maternelle est essentielle dans les trois premières années de la vie d'un enfant. L'absence liée une séparation, qui plus est si elle est traumatique, va laisser des traces dans la construction identitaire de l'enfant. Traces qu'il va falloir repérer, nommer, accompagner et de temps en temps prendre en charge pour les apaiser et permettre à l'enfant de grandir sans trop souffrir de ce traumatisme lié à une séparation précoce.

L'absence d'un papa, surtout lorsque la situation n'est pas nommée à l'enfant, déclenche très rapidement des troubles essentiellement somatiques dans le plus jeune âge. L'enfant n'a pas d'autre moyen de communiquer son angoisse qu'à travers son ressenti corporel. On pense que tout petit il ne peut pas se rendre compte de la réalité, on pense que si rien ne lui est dit, il n'en saura rien... ! C'est faux, il ne peut le verbaliser, il ne peut le nommer, certes, mais il peut le ressentir, l'éprouver.

Ce que l'on peut remarquer est lié éventuellement au ressenti de la séparation :

- Troubles de l'attachement

- Troubles du sommeil
- Troubles somatiques
 - Respiratoires
 - Cutanés
 - Alimentaires
- Troubles psychomoteurs
- Troubles du langage

De 3 à 6 ans

Le paradigme familial et la fonction paternelle

L'absence d'un papa ou de toute figure paternelle entre 3 et 6 ans a sans doute plus de répercussions qu'entre 0 et 3 ans. La construction identitaire se façonne sur "la fonction paternelle", ce qui ne veut pas dire obligatoirement "le papa", mais les adultes de proximité qui transmettent la fonction paternelle. Fonction qui se définit par le fait de "faire autorité" sur l'enfant, c'est-à-dire l'aimer, lui mettre des limites, le protéger, l'accompagner à grandir et à aller vers le social. Ce qui signifie que l'absence d'un papa est paradoxalement la source inconsciente de bénéfices secondaires importants chez l'enfant, particulièrement chez le garçon. L'enfant fantasme inconsciemment de prendre la place de papa auprès de maman, ce qui produit un fort sentiment de culpabilité.

Les principales manifestations de l'angoisse de la séparation chez l'enfant :

Troubles des apprentissages

- Développement de complexes
- Troubles de l'attention
- Troubles des conduites sociales
- Troubles somatiques
- Troubles obsessionnels compulsifs

III - RISQUES CHEZ LES ENFANTS PLUS GRANDS

Quand un parent emprisonné est séparé brutalement de son enfant, surtout si les choses ne sont pas parlées avec lui, ce dernier cherche des théories. La plupart du temps, «il pense qu'il n'y a pas de fumée sans feu» et se persuade que la faute provient de lui. Il pense parfois que son parent ne l'aime plus ; il peut aussi craindre que son parent soit gravement malade, voire qu'il soit mort. Ainsi, pour préserver sa pensée, pour ne pas sombrer dans un vide effroyable, l'enfant met en place des théories de l'évènement. Ces théories peuvent secondairement amputer sa pensée, car elles peuvent l'enfermer dans des sentiments de honte ou de culpabilité bien encombrants pour se concentrer à l'école.

On peut dire que le « secret absolu » provoque chez l'enfant un interdit de penser. S'il le partage avec un autre parent, celui-ci est un peu plus léger, mais encore bien lourd. Il est important qu'il puisse donc parler de ce qu'il vit avec sa famille plus élargie, voire à des professionnels, pour comprendre véritablement ce qui se passe et trouver sa juste place. Evoquer la honte, la culpabilité, évite souvent à l'enfant de les retourner contre lui, ou de les projeter dans des mouvements persécutifs sensés le protéger, mais qui l'isolent souvent des autres.

Par ailleurs, un secret de polichinelle est encore plus compliquer à manager pour un enfant : savoir sans être sensé savoir, est sans doute ce qui embouteille le plus ses capacités de penser !

En tout cas, plus le secret existe, plus l'agressivité de l'enfant ne peut s'exprimer, et risque de provoquer chez lui des conduites masochiques ou projectives plus ou moins graves. Les tableaux qui en découlent sont soit dépressifs, soit explosifs / anxieux, soit d'inhibition avec troubles cognitifs (entraînant souvent un échec scolaire), ou encore à des conduites d'identification au négatif du parent emprisonné, avec une reproduction par exemple de ses conduites de délinquance (comme pour le retrouver).

De 6 à 11 ans

Le paradigme social et la fonction du groupe

Entre 6 et 11 ans, l'enfant devient «objet social», il construit sa personnalité en fonction du groupe social dans lequel il grandit. L'enfant est accompagné vers les autres à l'extérieur de la famille et en même temps apprend à s'en séparer sans la perdre. C'est ce qui fait que les enfants de cet âge paraissent parfois

ne pas souffrir de l'incarcération d'un proche, parce qu'ils ont beaucoup investi le champ social, l'école, les copains, le sport, la musique...

Et pourtant, ils en souffrent quand même, en sourdine, ce qui fait que les troubles sont moins faciles à repérer et que lorsqu'ils sont installés, moins faciles à accompagner et à prendre en charge.

Ce que l'on rencontre le plus souvent :

- Actes sadiques
- Développement de complexes
 - Supériorité
 - Infériorité
- Recherche active des limites de soi et de celles des adultes de proximité (troubles de l'attachement et des apprentissages scolaires)
 - Expérimentation des limites du groupe social par des conduites de rupture
 - Délinquance
 - Abus de substances
 - Blessures auto-infligées
 - Actes sadiques
 - Troubles alimentaires
 - Troubles du sommeil
 - Errances
 - Répétition des accidents domestiques
 - Troubles somatiques (maux de ventre, maux de tête...)

L'enfant a besoin de se confronter à des adultes qui peuvent nommer la séparation et ainsi maintenir un lien réel ou imaginaire avec le parent absent. Il est nécessaire que l'enfant connaisse une permanence affective et sociale, qui va lui permettre des réaménagements internes "sécures". Il lui faut des espaces et des outils qui continuent à lui permettre de grandir à sa place d'enfant.

Les enfants sont de vraies éponges des émotions des adultes avec lesquels ils sont liés affectivement, c'est pourquoi ils ressentent même ce qui ne se dit pas. On peut leur faire croire ce que l'on veut, l'enfant ressent la réalité, il ne peut la dire, mais il la connaît quand même. C'est ce conflit entre le non dit et le ressenti qui produit des troubles du comportement et de la personnalité, des troubles somatiques. Ce que les mots ne peuvent nommer, le corps et les attitudes le manifestent. C'est impossible pour l'enfant de vivre sereinement avec des conflits aussi "intrusifs" et forts.

Mais ils ont aussi d'incroyables ressources, il faut leurs faire confiance tout en étant vigilant aux changements soudains de comportements.

Un petit mot sur les adolescents, le processus de séparation, individualisation et socialisation dans lequel ils sont engagés les éloignent des parloirs.

L'adolescent est "coincé" dans l'obligation identitaire de se séparer, s'autonomiser et s'individualiser. Il doit donc prendre de la distance vis-à-vis des figures identificatoires précoces maternelles et paternelles et en même temps les intérioriser pour chercher dans le champ social d'autres figures qui leurs ressemblent. Lorsqu'un parent est incarcéré pendant l'adolescence, l'enfant est « en conflit » Il doit continuer à se construire « à distance » de la famille et ne peut donc pas accepter autant de proximité que ce qui se vit dans la promiscuité d'un parloir.

En fait, il faut toujours pouvoir discuter avec un enfant de ce qui se passe, car la réalité est toujours « moins pire » que ses fantasmes.

Conclusion

Au total, il est compliqué d'imaginer qu'il faille garder des liens entre un parent emprisonné et son enfant à tout prix. Cependant, il est évident qu'aucune rupture brutale ne doit être effectuée sans accompagnement. L'idée est d'essayer de garder en place des liens suffisamment bons, qu'il faut construire, réaménager selon les moments, et ceci en fonction aussi de variables qui laissent chacun très impuissant. Le changement brutal de lieu d'incarcération par exemple peut poser dans ces cas de gros problèmes.

Par ailleurs, quelque soit le maintien des liens, il faut garder à l'esprit qu'un enfant a besoin de limites pour grandir. Pour passer du principe de plaisir à celui de réalité, il a besoin de sentir autour de lui des adultes cohérents, fiables, se situant avec lui dans une relation de continuité, lui permettant d'anticiper leurs comportements et leurs demandes.

C'est pour cela, qu'il faut également aider les parents emprisonnés à maintenir leurs rôles éducatifs, ce qui est parfois bien difficile.

Si la vie n'est pas un long fleuve tranquille en général, la prison est sans doute un handicap supplémentaire. Aussi, faut-il avoir à l'esprit que tout enfant dont le parent est incarcéré doit être accompagné dans les liens qu'il a tissés ou qu'il doit retisser avec lui, et qu'aucune famille n'est véritablement égale devant ce type d'expérience de vie. En effet, l'histoire transgénérationnelle vient parfois marquer son empreinte négative, et la résilience de chaque enfant, de chaque parent, dépend étroitement d'elle.

Chaque accompagnant doit donc avoir en tête que l'enfant doit continuer à grandir quels que soient les événements difficiles qu'il traverse dans sa vie, et que la qualité des liens qu'il entretient avec son parent incarcéré, reste une des variables positives pour l'aider à trouver sa juste place dans la société.

BIBLIOGRAPHIE

DOUILLARD Jean-Luc. - Mon enfant souffre en silence - Uframag n° 9, Novembre 2007, p.10-11

DOUILLARD Jean-Luc. - Papa, j'ai peur du gros monstre gris - Uframag n° 11, Janvier 2009, p.15-17

DOUILLARD Jean-Luc. - Papa revient à la maison - Uframag n° 8, Mai 2007, p.10-13

DOUILLARD Jean-Luc.- La Parole des enfants face au délit d'un parent : véritable défi - Uframag n° 5, Juillet 2005,p.14-15

DOUILLARD Jean-Luc. - La Violence de l'incarcération - Uframag n° 7, Octobre 2006, p.12-13

GRAINDORGE-JOUSSELME, C. - Quand bébé grandit : ce qui se joue vraiment avant 6 ans ;- Paris, Ed. Leducs, 2005

JOUSSELME, C., DELAHAIE, P. - Comment l'aider à intégrer les limites.- Paris, Ed. Milan, 2008.

JOUSSELME, C., DELAHAIE, P. - Comment l'aider à avoir confiance en lui.- Paris, Ed. Milan, 2009.